

Bras court ou bras fort ? Exploits, magies, victoires dans *Le Livre de Caradoc*

Diana GRADU*

Short Arm or Strong Arm? Exploits, Magic, Victories in The Book of Caradoc

Abstract: *In the Book of Caradoc, an account in verse, taken from the First Continuation of the Grail, written towards the end of the twelfth century by an anonymous author, the snake, more precisely a snake, retains all its evil power. It is not, however, an instantaneous factor, but rather a gradual decrease in Caradoc's vital forces. This is the story of Caradoc Briebbras, son of the enchanter Eliavrés and Ysave, Arthur's niece, [with a big arm or a strong arm, according to the manuscripts]. We follow the hero from his birth until his marriage to the beautiful Guinier and her coronation.*

Keywords: *Caradoc, Medieval Literature, magic, knight, snake*

Perçu par le christianisme comme un être maléfique, celui qui a poussé Adam et Eve hors du Paradis, le serpent conserve, pourtant, une symbolique ambivalente. Ainsi, dans les *Nombres*, les serpents terrestres, envoyés par Dieu, font périr beaucoup de monde en Israël. Et, c'est toujours grâce à eux que le peuple élu eût retrouvé vie et santé, en suivant les instructions que l'Éternel donna à Moïse : « *Moïse façonna donc un serpent d'airain qu'il plaça sur l'étendard et si un homme était mordu par quelque serpent, il regardait le serpent d'airain et restait en vie* » (*Nombres*, 21, 6-9)¹. Le Christ est représenté, à l'époque chrétienne, comme le *Serpent d'airain sur la croix*².

Dans le *Livre de Caradoc*, récit en vers, tiré de la *Première Continuation du Graal*, écrit vers la fin du XII^e siècle, par un auteur anonyme, le serpent, plus précisément une couleuvre, conserve tout son pouvoir maléfique. Ce n'est pas, pourtant, un facteur instantané qui y intervient, mais il s'agit plutôt d'une diminution progressive des forces

* Maître de Conférences, Université «Alexandru Ioan Cuza» de Iasi

¹ Jean Chevalier & Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, Paris, Robert Laffont / Jupiter, 1992, p. 876

² *Idem et ibidem*, p. 876

vitales de Caradoc. Je vais y revenir. Il faut quand même dire, dès le début, que le salut vient par une femme et par l'amour qu'elle éprouve pour le héros, une belle réhabilitation de la condition féminine dans un siècle encore en évolution en ce qui concerne le statut des femmes.

Il s'agit de

l'histoire de Caradoc Bribras [au gros bras ou au bras fort, selon les versions des manuscrits], fils de l'enchanteur Eliavrés et d'Ysave, la nièce d'Arthur. Nous suivons le héros depuis sa naissance jusqu'à son mariage avec la belle Guinier et son couronnement. Le roman ajoute deux épisodes après cette cérémonie : la guérison magique du sein de Guinier et une épreuve de fidélité qui a lieu à la cour du roi Arthur³.

Au-delà de l'atmosphère empreinte de magie, il y a un entourage chevaleresque et royal qui retient l'attention. Caradoc de Vannes, non encore marié, accepte seulement de la main du roi Arthur, « roi des rois », une femme. C'est la nièce du roi Arthur, Ysave de Carahés.

Par rapport à d'autres romans de la Table Ronde, dans ce texte, la présence du roi Arthur est plus visible et plus vivace. Il circule, il assiste aux faits chevaleresques et aux cérémonies, il s'exprime. Mais, comme toujours, il laisse la place centrale aux autres chevaliers qu'il surveille et dont il cautionne les faits glorieux⁴.

En ce qui concerne Caradoc de Vannes (le premier Caradoc, si je peux le nommer ainsi), le mariage se produit un mardi matin (pourquoi pas un dimanche, conformément à la coutume chrétienne?) et la belle Ysave est

³ Michèle Szkilnik, *Introduction au Livre de Caradoc*, dans *La Légende arthurienne*, Paris, Robert Laffont, 1989, p. 433.

⁴ Duc de Cornouailles, Arthur devient roi à quinze ans, après la mort de son père Uther Pendragon (Uter à Tête de Dragon), chef des Bretons. Selon la légende, il vainquit un sanglier magique, libéra la Bretagne des envahisseurs Saxons, rétablit le culte chrétien, épousa Guenièvre ("blanc fantôme"), conquiert l'Ecosse, l'Irlande, les Orcades, les pays nordiques: Norvège, Danemark, Islande. Il gouverna son royaume jusqu'en 542, date de sa mort. Son cadavre fut enterré dans l'île d'Avalon ("des pommiers"), à côté de Guenièvre. Il y fut conduit par la fée Morgane. Une légende ne peut subsister sans les objets magiques. Arthur en eut les siens: le navire, appelé *Pryten*, et l'épée, *Kaledfwich*, ou, pour le public français, *Excalibur*. Selon une croyance populaire, dans son immortalité, il reviendra un jour de l'empire des morts pour libérer les deux Breagnes. On lui attribue aussi la création d'un ordre des Chevaliers de la Table Ronde, "confrérie d'armes". Selon l'opinion de W.A. Nitze: "Chretien's Arthur is not only a figurehead, a static monarch, but a 'roi faineant' whose weakness the poet mentions again and again, and not without humour...As a consequence, it is Gauvain who, according to Chretien, supplies the strength and judgement that Arthur lacks." (*apud* Erich Köhler, *L'aventure chevaleresque*, Paris, Gallimard, 1974, p. 10). Après avoir institué l'ordre chevaleresque de la Table Ronde, le Roi Arthur cède la place à ses vassaux, pour cueillir les fruits de la gloire. Les exploits de ses chevaliers lui sont destinés immanquablement. Il est, de cette manière, l'expression de la relation parfaite entre le roi et ses chevaliers. Erich Köhler extrapole et voit en Arthur "le roi exemplaire dont la cour est le centre du monde et d'une humanité idéale. Sa faiblesse et l'éclat de sa vie de fêtes le désignent aux yeux de la société féodale comme le roi idéal" (*idem et ibidem*, 1974, p.10).

conduite à l'église par le bon roi. Elle est belle sans faille, en respectant le parangon de beauté et de vertu promu par la littérature de l'époque : « *elle avait une apparence exquise et un maintien ravissant. Ses vêtements lui allaient à merveille* »⁵. Les noces (repas, joutes, fêtes en soi) sont assombries par la magie noire, le miraculeux à l'envers.

La beauté d'Ysave éveille la concupiscence d'un enchanteur qui est, de surcroît, chevalier. Il s'appelle Eliavrés et il réussit à profiter de *jus primae noctis*. Ysave passe la nuit avec l'enchanteur (*Varium et mutabile semper femina* !) et Caradoc avec une levrette, sans s'en apercevoir, car la substitution est parfaite. Deuxième nuit, le même scénario, sauf que la levrette devienne une truie. Et comme l'envie est consistante, les deux amoureux illicites ont besoin d'une troisième nuit et le pauvre roi couche avec une jument. Toujours innocent, toujours ignorant.

A terme, Caradoc devient père, un parent soucieux d'assurer à son fils – nommé Caradoc, certes – une éducation impeccable. De sorte que « *en quatre ans, il apprit si bien qu'il dépassa son maître* »⁶.

L'entourage du jeune prince est, à son tour, sans défaut : « *Parmi ceux que Caradoc envoya avec son fils, beaucoup étaient des chevaliers magnifiques et intègres* »⁷

Mais le seul garant d'une vie parfaite fut le roi Arthur qui assumait le rôle de maître de chasse, d'*arbiter elegantiarum* et de formateur du jeune homme. Il lui donna ainsi, une éducation courtoise presque exhaustive :

*Il emmena Caradoc avec lui pour lui apprendre et lui montrer comment attraper le gibier. Après, il lui apprit parfaitement bien comment tenir l'oiseau de proie et le lâcher au bon moment. Puis, il lui enseigna qu'il lui fallait être sage et avoir de bonnes manières, savoir jouer aux échecs, au trictrac et à tous ces autres jeux auxquels un homme noble doit être habile. Il lui faut aussi respecter les dames et les demoiselles et être le défenseur des jeunes filles dans le besoin. [...] Quant au chevalier vaillant mais pauvre, il doit l'aimer et l'estimer. Qu'il ne se mette jamais à fréquenter traîtres et flatteurs.*⁸

On verra plus tard qu'il ne respecte pas 100% ces consignes et qu'il s'avère être irrespectueux envers sa mère, faute qu'il va payer très cher. Il ne faut pas anticiper, pourtant. Pour le moment, le jeune Caradoc est aimé par la fleur de la chevalerie, Gauvain et Yvain à tour de rôle.

Le roi Arthur tient grande cour à la Pentecôte, et, à cette occasion, il veut faire chevalier son cher neveu Caradoc. Les vêtements d'apparat, de la main de la reine sont « magnifiquement brodés ». Des draps de soie, brochés

⁵ *Livre de Caradoc*, dans *La Légende arthurienne*, Paris, Robert Laffont, 1989, p. 437 (traduction par Michèle Szkilnik)

⁶ *op.cit.*, p. 438

⁷ *op.cit.*, p. 439

⁸ *op.cit.*, p. 440

d'or, des manteaux d'hermine, brodés de zibeline, se succèdent. « *Monseigneur Gauvain chaussa l'éperon droit à Caradoc, monseigneur Yvain l'éperon gauche. Le roi lui ceignit l'épée puis lui donna la colée.* »⁹

Le charme de ce texte consiste dans l'alternance entre réalité médiévale / chevaleresque et magie. Une fois la cérémonie d'adoubement accomplie, Caradoc est prêt à se confronter avec son père naturel, secret et fort. Si fort qu'il peut se faire couper la tête et la remettre gentiment à sa place. Caradoc, en échange, doit accepter, de la part de ce chevalier extraordinaire, un coup égal en force et efficacité. Aucun trésor et aucun prix (même les demoiselles jeunes et belles de l'entourage d'Ysave) ne peuvent convaincre le combattant à renoncer au geste identique. Eliavrés est ironique, non sans raison : « *Si vous n'avez pas la force de regarder ce spectacle, retournez dans votre chambre* »¹⁰. Et, en secret, il dévoile son identité à son fils. De la sorte, Caradoc apprend une vérité douloureuse, peu courtoise pour son père officiel : qu'il a été trompé par la femme qu'il aimait. Orgueil blessé irrémédiablement. Quoi faire ? Ce qui est bizarre, c'est que le roi Caradoc-père suit le conseil de son fils, le jeune Caradoc. Ils vont enfermer madame la mère (adultère) dans une tour « étroite et haute », à Nantes.

Passé réglé, avenir devant. Caradoc rencontre la belle Guinier, sœur de Cador, un jeune homme de grande valeur. Le coup de foudre se passe en Cornouailles. L'agglomération de personnages fait avancer l'action et, sur la même page, l'auteur anonyme introduit Aalardin du Lac, un soupirant repoussé par Guinier. Il se confronte, paradoxalement, avec Cador, le frère de la demoiselle convoitée, et non pas avec son rival (Caradoc). Ce dernier arrive en sauveur providentiel. La bataille entre les deux est acharnée et parfois parsemée d'ironies : « *Seigneur chevalier, dit Caradoc, vous devriez avoir honte de nous montrer ainsi votre dos* »¹¹. Finalement, sans victimes, le combat se transforme en dialogue amical et en promesse d'aide. Le blessé (Cador) est secouru par celui qui lui a provoqué la blessure.

L'aventure, seconde nature du chevalier, à l'époque, continue à Carlion où le roi Arthur, vif et pétulant, méconnaissable par rapport à d'autres romans du XIIe siècle (de Chrétien de Troyes, par exemple), organise un tournoi. Les personnages de la scène, Caradoc, Aalardin, Cador, Cadoalant. Et les classiques Gauvain, Yvain, Perceval et Keu. Et bien d'autres.

Parce que les règles de la valorisation du héros sont partout et toujours les mêmes, Caradoc vainc un chevalier célèbre : le sénéchal Keu. En plus, ce dernier doit se présenter à la demoiselle du cœur de son rival – la belle et l'avenante Guinier – et louer à l'infini les qualités de celui-ci : « *Et c'est un chevalier de très grande vaillance puisqu'il m'a vaincu ainsi, moi*

⁹ *op.cit.*, p. 442

¹⁰ *op.cit.*, p. 445

¹¹ *op.cit.*, p. 451

qui n'ai jamais été vaincu au combat devant le roi Arthur »¹². Les faits d'armes sont extraordinaires. Mais leur pouvoir s'arrête sur champ de bataille. Et la magie s'opère ailleurs.

Dans la tour de Nantes (Joyeux Vacarme !), par exemple, où Ysave reçut le père de son fils tandis que le roi Caradoc « eut envie de se rendre dans ses autres villes et de distraire sur ses terres ». Ce vacarme finit par agacer Caradoc le père. La vengeance conçue par le fils est cruelle et grotesque. Eliavrés est obligé à avoir des rapports intimes pour de vrai avec une levrette, avec une truie et avec une jument.

La suite est surprenante. Celle qui réagit violemment c'est Ysave, qui traite de « poule mouillée » Eliavrés. Il n'ose, pourtant, tuer son fils pour cette humiliation. La solution se présente sous la forme d'un serpent, la fameuse couleuvre cachée dans l'armoire d'Ysave et qui attrape le bras de Caradoc. Le jeune prince est venu rendre visite à sa mère (quelle courtoisie mal inspirée !) et elle a, tout d'un coup, besoin d'un peigne. Cette coquetterie cache l'intention mortelle. Heureusement, Caradoc survit, mais il le fait après de longues souffrances. Il passe des mois et des mois à voir amoindrir ses forces vitales. Son corps devient plus maigre, presque sec. Il choisit la voie monacale et il est aidé (comme Yvain et comme Perceval, autrefois) par un moine qui le nourrit.

Guinier apprend la nouvelle de cette réclusion volontaire. Son désespoir est touchant et lui fait honneur. Elle est, pourtant, la future belle-fille d'Ysave : « Hélas, hélas, affreuse vipère, détache-toi du bras de Caradoc, délace-toi du bras de mon ami et viens t'enlacer à moi !¹³. L'intrigue emprunt les caractéristiques d'un roman policier : Caradoc fuit, Cador et Guinier le cherchent, le roi Arthur même est impliqué dans cette quête.

Finalement, Ysave est accablée de remords. Elle veut bien rattraper le temps perdu, en apprenant que son fils est encore vivant. Eliavrés lui indique les moyens de libérer le bras du jeune homme. Partenaire de sauvetage, Guinier, qui accepte de submerger dans une cuve de lait, complètement nue, pour inviter le serpent à subir une mort douce (de lait). Le texte nous dit, d'une manière très suggestive, Guinier « n'avait rien d'une femmelette »¹⁴, et, en plus, elle sait comment séduire le serpent. On n'est pas toutes de la chaire de notre mère Eve ? Le discours de Guinier est très efficace : « Regarde donc mes seins, comme ils sont blancs, tendres et beaux. Regarde ma blanche poitrine, plus blanche que la fleur d'aubépine. [...] Car je suis blanche, potelée et tendre. Avec moi, tu auras de quoi faire ».¹⁵

¹² *op.cit.*, p. 464

¹³ *op.cit.*, p. 479

¹⁴ *op.cit.*, p. 493

¹⁵ *op.cit.*, p. 495

En fait, Caradoc est introduit dans une autre cuve, pleine de vinaigre, car le serpent supporte mal ce liquide âcre. Il est forcé donc de s'y extraire. Cador, le frappe au moment convenu. Travail d'équipe, en famille dirais-je.



Caradoc et Guinier dans les cuves

© BNF c.1330 (12577 fol.108)

L'important est que le dénouement est couronné, Caradoc et Guinier se marient. Le héros revient à lui-même, il n'est plus honteux, triste, reclus, celui qui avait remplacé l'épée par les larmes :

Quand Caradoc vit Guinier, son amie au teint rose, il en éprouva une telle joie qu'il ne savait plus que faire. Il se mit à pleurer de joie et tout en pleurant à manifester sa joie. La honte le poussait à se cacher, mais l'amour véritable lui ordonnait sans répit de faire la fête à son amie.¹⁶

J'ai tenu absolument à cette séquence anti - héroïque. Ce texte de la fin du XIIIe siècle dépasse largement les frontières mentales de l'époque où il a été produit. Il introduit, de manière discrète, l'authentique dans l'expression des sentiments, en renonçant à la ségrégation imposé par le genre naturel et par les préjugés. Dames ou chevaliers prennent le courage d'assumer leurs états d'âme.

Je finirai cette analyse du *Livre de Caradoc* avec l'explication de son surnom. Après la cohabitation avec le serpent « l'os en resta bien deux fois plus gros et, à cause de la taille de ce bras, on donna à Caradoc le surnom de

¹⁶ *op.cit.*, p. 493

‘au gros bras’. Le serpent lui avait laissé une marque au bras mais il n’en était pas plus faible pour autant ».¹⁷

C’est vrai, le récit continue avec l’histoire du téton d’or et du cor béni, mais je trouve ces appendices narratifs un peu encombrants pour la fluidité du texte principal sur Caradoc. C’est pourquoi, ils ne forment pas l’objet de mon analyse. D’ailleurs, l’auteur anonyme annonce une sorte de fin, avant d’ajouter les épisodes mentionnés :

*À la fin, Caradoc fut considéré comme l’un des meilleurs chevaliers de la cour du roi. Il accomplit pour sa part de véritables exploits et réalisa d’innombrables prouesses. Sa réputation s’en accrut considérablement au point que l’on disait que, des chevaliers du roi Arthur, Caradoc était le plus glorieux et le plus vaillant.*¹⁸

Bibliographie:

Chevalier, Jean & Gheerbrant, Alain, *Dictionnaire des symboles*, Paris, Robert Laffont / Jupiter, 1992.

Köhler, Erich, *L’aventure chevaleresque*, Paris, Gallimard, 1974.

Livre de Caradoc, dans *La Légende arthurienne*, Paris, Robert Laffont, 1989.

Szkilnik, Michèle, *Introduction au Livre de Caradoc*, dans *La Légende arthurienne*, Paris, Robert Laffont, 1989.

¹⁷ *op.cit.*, p. 496

¹⁸ *op.cit.*, p. 500